

EN LIBRAIRIE

Les femmes en Asturie

Par cet Atlas, les Espagnols se montrent au meilleur niveau international. Non seulement les géographes de l'Université d'Oviedo proposent une cartographie claire, composée de cartes informatiques somptueuses, mais le contenu des cartes et des textes montrent la force des femmes dans les Asturies : meilleure représentation des femmes que des hommes dans les études supérieures, même si les femmes restent largement minoritaires dans les postes de direction (10%). Une comparaison systématique des femmes et des hommes, couplée d'une différenciation spatiale cartographiée et synthétisée par type d'espaces (zones urbaines d'Oviedo, de Gijón, et zones périphériques, ou bien urbain-rural), permet d'apprécier la transformation des rapports hommes-femmes dans l'espace asturien. On souhaite pouvoir comparer avec le reste de l'Espagne. – **Céline Rozenblat**

Atlas social de las mujeres asturianas, 1994, Principado de Asturias, Universidad de Oviedo, 208 p.

Le Nouveau Monde

Les cartes extraites des fameuses *Relations géographiques* (nom impropre qui a fini par s'imposer à la communauté scientifique) ont été réalisées entre 1579 et 1586 à la demande de la Couronne espagnole, pour tenter de mieux comprendre (et mieux gérer) les territoires du Nouveau Monde nouvellement soumis par les conquérants. En 1577, à l'initiative du *cosmógrafo mayor* Juan López de Velasco, un questionnaire imprimé comprenant 50 questions était envoyé aux autorités de la Nouvelle Espagne. Cette vaste enquête abordait tous les thèmes qui pouvaient intéresser l'administration chargée des Indes occidentales : milieu naturel, population, histoire, productions agricoles, ressources minières, transports (routes, ports), institutions civiles et religieuses... Comme l'indique fort justement Barbara Mundy dans son premier chapitre («*Spain and the Imperial Ideology of mapping*»), le projet de Juan López de Velasco s'inscrivait dans un temps politique et culturel propice au renouvellement de la pensée géographique européenne, qui venait à peine de redécouvrir Claude Ptolémée. La carte devenait ainsi un outil essentiel au service du pouvoir. C'est pourquoi la question 10 de ce *Mémoire des*

choses auxquelles il faut répondre et dont il faut faire relation précisait que les réponses devaient être rendues «avec un plan et dessin bien représenté des rues, des places et autres endroits importants, comme les monastères, pour autant qu'on puisse le tracer facilement sur une feuille de papier».

L'intérêt du travail de Barbara Mundy est de montrer comment les cartes qui accompagnent les *Relations géographiques* mêlent à des degrés divers des techniques européennes et des traditions préhistoriques – puisque l'on doit à des dessinateurs d'origine indigène la plus grande partie des «peintures» qui nous sont parvenues. De nombreuses illustrations (dont huit en couleurs) permettent de mieux appréhender les différents systèmes de représentation qui, sur un même document, se juxtaposent, s'apposent ou se complètent. Une étude fouillée des noms de lieu et de leur transcription graphique, réalisée en comparaison avec d'autres manuscrits pictographiques du XVI^e siècle, comme le *Codex Mendoza*, facilite la lecture et l'interprétation des cartes. L'une des originalités du livre de Barbara Mundy consiste à mettre en parallèle ces documents (69 plans et dessins ont été utilisés) avec les cartes élaborées à la même époque en Espagne ou en Amérique (chapitre 7 : «*The Relaciones geográficas and other Viceregal Maps in New Spain*»). Cet ouvrage bien documenté, qui expose clairement un certain nombre de problèmes méthodologiques, ne bouleverse pourtant pas notre connaissance des cartes composées dans le cadre des *Récits géographiques*. Si l'étude historique et iconographique est bien menée, l'analyse aurait mérité un traitement plus approfondi. C'est ainsi que l'auteur tente trop rapidement de comparer le territoire représenté dans les manuscrits du XVI^e siècle avec des cartes topographiques modernes (région de Teozacoalco, fig. 53). Or, une telle approche lui permettrait de mesurer l'ampleur des déformations spatiales opérées, volontairement ou non, par le cartographe improvisé – afin de se conformer non seulement aux esthétiques mais aussi aux besoins des autorités espagnoles et au respect communautaire. Certains diagrammes, qui tentent de synthétiser et de moderniser les informations contenues dans les documents originaux, montrent cependant la voie qu'il faudrait sans aucun doute suivre pour mieux comprendre l'organisation interne et la logique de cette cartographie métisse (fig. 60 et 61, *Diagram of the Cempoala Relacion Geografica map*). À bien des égards, et malgré toutes les qualités du travail présenté par Barbara Mundy, l'étude systématique

des représentations spatiales dans les cartes des *Récits géographiques* du XVI^e siècle reste encore à faire. – **Alain Musset**

Mundy B.E., 1996, *The mapping of New Spain. Indigenous Cartography and the Maps of the Relaciones Geográficas*. Chicago, The University of Chicago Press, 281 p.

Faire de la géographie au CE2

Cet ouvrage a pour objectif d'apporter des démarches et des outils géographiques aux enseignants du primaire. Les auteurs affirment d'abord, de manière appuyée, leur volonté de respecter le programme défini en 1994 et les instructions officielles, en tenant compte de la cohérence des cycles et des objectifs spécifiques. La démarche retenue est sûre : passage de l'espace vécu à l'espace conçu, puis de l'espace des cartes à l'espace géographique. Le choix est fait d'utiliser des outils et représentations cartographiques adaptés aux élèves et parfois simplifiés.

Vingt et un thèmes d'étude sont abordés (dont sept traitent de l'espace urbain ou du fait urbain en général). Pour chacun d'entre eux, des pistes didactiques et des activités sont proposées, ainsi que des variantes possibles en fonction des élèves, du choix des enseignants et du contexte particulier. L'intérêt des propositions est qu'elles s'appuient sur des expériences menées en classe et donc sur une approche pratique tout autant que théorique. Les exemples sont souvent pris dans le milieu local du Nord-Pas-de-Calais, mais il semble très facile de les adapter à d'autres régions et milieux. À partir des représentations mentales des élèves ou d'une observation de terrain associée à un questionnaire éventuel, se forment la compréhension puis la comparaison progressive (à diverses échelles) des espaces et des phénomènes géographiques, à l'aide de documents multiples. L'approche «sensible» est aussi suggérée comme un point d'ancrage : «Dites ce que vous aimez dans la ville ou le quartier».

L'ensemble est clair, d'une utilisation simple. Notons, en revanche, que le noir et blanc et la qualité moyenne de la reproduction de certains documents (photographies surtout) ne facilitent pas leur lecture. En conclusion, il s'agit d'un ouvrage sérieux, qui atteint son objectif et sera utilisé avec profit par tous les enseignants du primaire soucieux de pratiquer en classe une géographie de qualité. Il faut se réjouir qu'un tel ouvrage permette de diffuser une réflexion géographique rigoureuse qui fait encore trop souvent défaut dans l'enseignement primaire. – **Laurent Grison**

Jovenet G., Reynaert C., 1996, *Faire de la géographie au CE2, cycle des approfondissements*, Lille : CRDP Nord-Pas-de-Calais, coll. Démarches et outils pour la classe, 206 p., 130 F.

L'identité des «pays»

Huit auteurs réunis repensent l'association entre l'histoire et la géographie, caractéristique de l'enseignement de ces deux disciplines en France. Le parcours commence à Constantinople au IX^e siècle, se poursuit avec deux Vénitiens à travers leurs mappes du Monde et de la Terre sainte, ou de l'Italie figurée talon de la botte en l'air dans une carte qui croise les relevés terrestres et les enseignements des cartes nautiques.

Michel Puzelat, à travers la résurgence du pays dans les années 1970, pose le problème de l'échelon intermédiaire entre la communauté locale et la province-région. Marie-Claire Robic reprend le thème dans l'œuvre de Vidal, recensant ses premiers travaux antérieurs au *Tableau* de 1903. L'héritage ethnographique est codifié au XVII^e siècle par Savinien d'Alquié qui veut les Blésois charitables, les Nantais sociables, les Chartains aimables ; l'image du groupe est ainsi façonnée. La nécessité de garnir les cartes multiplie les entités, physiques (pays de Beauce), historiques (pays de Valois), provinciales (pays de Normandie). À la demande des États de Languedoc, Genssane propose au XVIII^e siècle des sous-ensembles comme les Cosses (sic) et les Cévennes, la Lozère et la Margeride. Large ou étroit, le pays, bien vivant et reconnu, est mal identifié malgré son grand usage dans le langage usuel. Ce beau parcours historiographique se termine par une réflexion sur les «pays» d'origines diverses : bassin-versant, orographie, tombée d'un pôle urbain, tradition populaire venue de la mémoire collective, ou affleurements géologiques. «Le pays, qui aurait pu constituer un cadre d'observation pour la géographie humaine que Vidal élabore à partir des années 1890, est en fait évacué de ce laboratoire, au profit de catégories naturelles génériques, montagnes, lignes de sources, zones climatiques.» Il reviendra. – **Robert Ferras**

Redon O. (dir.), 1996, *Savoir des lieux. Géographies en histoire*. Presses universitaires de Vincennes, 124 p.

Une ville, un port, un géographe

Superbe évocation d'un «milieu», ville, port et sociétés : Le Havre imagé et vécu par Armand Frémont, qui l'évoque sur presque un siècle, à travers sa propre famille. Des quartiers marqués par la différence, une reconstruction problématique, les indécisions de l'ouverture au monde, et les vicissitudes de Havrais ordinaires ; mais quelle présence, quelle sensibilité, et quelle mémoire ! – **Roger Brunet**.

Frémont A., *La mémoire d'un port, Le Havre*. Paris : Arléa, 1997, 256 p., 120 F.